

ALBERT, Félix, *Immigrant Odyssey: a French Canadian Habitant in New England*. Préface de Frances Early. Traduction de Arthur L. Eno, Jr. Orono, Maine, The University of Maine Press, 1991. 178 p.

Sylvie Beaudreau

Volume 45, Number 3, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304994ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304994ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudreau, S. (1992). Review of [ALBERT, Félix, *Immigrant Odyssey: a French Canadian Habitant in New England*. Préface de Frances Early. Traduction de Arthur L. Eno, Jr. Orono, Maine, The University of Maine Press, 1991. 178 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(3), 431–433.
<https://doi.org/10.7202/304994ar>

COMPTES RENDUS

ALBERT, Félix, *Immigrant Odyssey: a French Canadian Habitant in New England*. Préface de Frances Early. Traduction de Arthur L. Eno, Jr. Orono, Maine, The University of Maine Press, 1991. 178 p.

Pour connaître la vie des gens ordinaires, les praticiens de l'histoire sociale ont traditionnellement eu recours à des sources quantitatives. Parce que les travailleurs et travailleuses, souvent analphabètes, ont rarement laissé des lettres ou des journaux, nous sommes obligés de reconstruire leur expérience en utilisant recensements, archives d'entreprises et rapports d'institutions. Or, même si nos connaissances sur la classe ouvrière se sont beaucoup étendues, elles laissent souvent dans l'ombre, assez étrangement, la vie quotidienne, celle par exemple d'un immigrant canadien-français à la fin du XIX^e siècle. *L'histoire d'un enfant pauvre*, de Félix Albert, réimprimé et admirablement traduit en anglais pour un public américain, est pour cette raison un document fascinant. Dans l'introduction, Frances Early, spécialiste des Canadiens français de Lowell, Massachusetts, montre que le récit de Félix Albert confirme plusieurs trouvailles de l'histoire sociale récente, tout en remettant d'autres en question.

Les historiens du Québec trouveront sûrement intéressant de constater à quel point la vie de Félix Albert a été déterminée par la crise démographique qui a affligé la campagne québécoise tout au long du XIX^e siècle. Né en 1843 à l'Île Verte, dans une famille qui vivait sur une petite terre, c'est très jeune que Félix a appris les dures leçons de la vie. Rien de surprenant, alors, dans le fait que son autobiographie décrit surtout son incroyable désir d'améliorer son sort et celui de sa famille. Ce n'est pas un conte de fée, mais une histoire, beaucoup plus réaliste, d'argent vite fait et aussi vite perdu, et de rêves brisés. Néanmoins, Félix croyait que son histoire avait de la valeur puisqu'elle démontrait comment il avait surmonté toutes les épreuves et déceptions d'une vie mouvementée. Pour celui qui a transcrit son histoire, probablement un prêtre franco-américain, elle valait la peine d'être écrite parce qu'elle enseignait que ce ne sont pas les richesses qu'on accumule sur cette terre qui comptent, et que l'ultime preuve de la force morale et de la foi se trouve dans la façon dont on prend la vie.

Immigrant Odyssey illustre de façon colorée les difficultés rencontrées par les colons qui ont laissé les anciennes paroisses pour ouvrir des terres de la couronne, car Félix s'établit d'abord à Saint-Éloi, dans le comté de Témiscouata. Quand il entreprend un voyage à Caribou, Maine, et plus tard quand il décide de déménager avec sa famille à Lowell, Massachusetts, nous

voyons bien comment l'émigration aux États-Unis, tant décriée par le clergé catholique, a été fréquemment la conséquence naturelle de la dureté de la vie sur les terres de colonisation. Son récit témoigne qu'à Lowell la situation de Félix et de sa grande famille ressemblait à celle des autres familles d'émigrants. On a souvent établi un parallèle entre l'émigrant canadien-français et la figure du revenant. Le comportement de Félix pendant sa visite à Saint-Éloi nous permet de voir comment la fièvre de l'émigration s'est répandue dans les campagnes, et comment beaucoup de Canadiens français se sont persuadés que les États-Unis étaient un pays de cocagne. La vie de Félix Albert montre aussi comment les émigrés canadiens se sont graduellement assimilés à la société américaine. Après son retour définitif à Lowell, en 1888, Félix participe à la célébration du 4 juillet et à la 17^e convention nationale des Canadiens français à Nashua, dans le New Hampshire. Il admet qu'il s'est accoutumé à la vie aux États-Unis.

Rien dans *Immigrant Odyssey* ne remet en question «la notion de Québec du dix-neuvième siècle comme société "traditionnelle" (folk) ou "paysanne" composée de fermiers arriérés et sans esprit capitaliste» (F. Early). Il est vrai que Félix a acheté de nouveaux instruments aratoires avec l'argent qu'il avait gagné pendant son voyage dans le Maine, mais ce n'est pas suffisant pour le qualifier de «fermier à l'esprit capitaliste». Ici nous avons seulement la preuve que Félix était du moins un «fermier qui pensait à faire de l'argent». Une preuve d'esprit capitaliste aurait été non seulement l'acquisition de machinerie agricole (qui aurait pu être faite pour impressionner les voisins autant que pour son utilité pratique), mais aussi l'élaboration de stratégies d'investissement à long terme et le désir de connaître les méthodes courantes d'exploitation agricole. Félix était-il un cultivateur «arriéré», ou bien la pauvreté du sol, l'absence de marchés, les désastres naturels étaient-ils la cause de ses malheurs? Il est vrai qu'il existe un stéréotype de l'habitant canadien-français attaché au sol, auto-suffisant dans la plupart des choses, content de son sort et soumis à son curé. *L'histoire d'un enfant pauvre* brise certainement ce stéréotype.

Car Félix, c'est impressionnant, a connu une vie bien agitée. À Saint-Éloi, il a hésité entre les métiers de cultivateur, de bûcheron, ou de marchand de chevaux. Il a eu du mal à choisir une épouse parmi plusieurs partis intéressants. Il ne parvenait pas à décider s'il devait vivre là où à Lowell. Une fois aux États-Unis, il a dissipé ses forces dans le charriage, la construction domiciliaire, la tenue d'un salon mortuaire, la vente de meubles d'occasion, de chevaux et de bois de chauffage. On a l'impression que si Félix avait consacré son énergie considérable à une seule de ces occupations, il serait, tout comme son fils Joseph, parvenu au statut de petit-bourgeois qu'il désirait tellement. Quand il a finalement fait faillite, il s'est réfugié dans l'agriculture et la coupe de bois sur sa terre dans le New Hampshire, finissant sa vie de la même manière qu'il l'avait commencée. Malgré ce dénouement malheureux, Félix n'a jamais perdu son obsession de faire de l'argent. Il n'avait pas «l'esprit capitaliste», à moins que par cette expression l'on veuille dire qu'il était pressé de faire un profit rapide partout où il en trouvait l'occasion. De plus, ses activités n'étaient pas d'envergure à le faire qualifier

de capitaliste. Félix Albert était un paysan assoiffé d'argent, et cette soif d'argent a déterminé sa vie et fini par la ruiner.

En fermant *Immigrant Odyssey*, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Félix Albert a accompli sa mission. Il nous a raconté une histoire extraordinaire. Nous sommes impressionnés par son énergie, son ambition et son stoïcisme devant la faillite. D'un autre côté, sa vie s'est terminée plus ou moins comme elle a commencé — dans la pauvreté — et ceci fait que son conte est ordinaire dans le vrai sens du mot. C'est probablement l'histoire d'innombrables émigrants canadiens-français, et pour cette raison *L'histoire d'un enfant pauvre* est un document précieux. Une dernière ironie réside dans le fait que c'est par la publication de son autobiographie que Félix espérait obtenir le succès financier qu'il avait désiré toute sa vie. Fidèle à lui-même jusqu'à la fin, Félix a essayé de profiter même de ses propres malheurs.

Département d'histoire
Université York

SYLVIE BEAUDREAU